

OIRON (extrait de : LE PAYS THOUARSAIS de Maurice Poignat, 1982)

Les origines d'Oiron – on écrivait jadis Oyron – sont fort anciennes.

Dans la plaine, au bord du chemin de Leugny à la Mée, se dressent, à demi enfouies, les dalles d'un dolmen à proximité duquel, en 1924, ont été découverts des fragments de poteries décorées.

D'autres mégalithes se dressaient autrefois, en divers endroits de la commune, notamment dans le parc du château, non loin de la voie romaine Poitiers-Angers.

Villa Orioni en 995 (Capulaire de Saint-Cyprien), Oiron, chef-lieu d'un bailliage de neuf communes, dépendait de la sénéchaussée de Poitiers, de l'élection et du doyenné de Thouars.

LES SEIGNEURS D'OIRON OU DE L'ASCENSION DES GOUFFIER A LA MARQUISE DE MONTESPAN

La seigneurie appartenait, au XII^{ème} siècle à Aimery d'Oiron, chanoine de Saint-Laon de Thouars et, en 1325, à Hugues II vicomte de Thouars. Sa fille, Péronelle, épouse de Tristan Rouault en hérita en 1370.

- Le domaine en 1397, passa aux mains de Pierre d'Amboise. Il le légua à son fils, Louis, qui, en 1446, le vendit pour 7000 écus d'or à Pierre Bérard, maître d'hôtel du roi, trésorier de France, seigneur de Chizé et à Jacques Charrier.

- En 1448, Jean de Sancoins, receveur des finances du Poitou, acheta les terres et le château. Accusé d'avoir pris le parti de Jacques Coeur, il fut condamné à mort. Il ne fut pas exécuté, mais ses biens, sur les conseils d'Agnès Sorel, furent donnés par Charles VII en 1447 à l'un de ses favoris, Guillaume Gouffier qui construisit un château dont il ne reste rien.

- Pourvus d'importantes et lucratives charges, les Gouffier, originaires du Chatelleraudais, conservèrent le domaine pendant deux siècles.

Artus Gouffier, chambellan de Louis XII, gouverneur du dauphin, bailli de Normandie rebâtit le château et en fit construire la galerie ouverte.

Occupant une place éminente à la cour de François 1^{er} et de Henri II, Claude Gouffier, son fils, comte de Maulévrier, marquis de Boisy, duc du Roannais, grand écuyer de France, avait le privilège dans les cérémonies, de porter l'épée royale au fourreau fleurdelysé. Cinq fois marié, père de deux enfants et titré comte de Carabas, il fut pris modèle par Charles Perrault pour son marquis de Carabas du Petit Poucet.

Dans les derniers jours de septembre 1565, Claude Gouffier accueillit et hébergea pendant quatre jours, en son château, Charles IX qu'accompagnait la reine Catherine de Médicis, le petit prince de Navarre et de nombreux seigneurs de la cour, venant du château de la Rochefaton en la paroisse de Lhoumois, près de Parthenay. En l'honneur du roi et de sa suite un groupe de danseurs et de musiciens exécutèrent des branles du Poitou.

- Au mois de septembre 1568, des huguenots commandés par le sieur de Colombiers, venant de Thouars et envoyés par l'Andelot, frère de l'amiral de Coligny, pillèrent le château d'Oiron et emmenèrent avec eux les magnifiques chevaux du haras royal. Fait prisonnier et transféré à La Rochelle avec les chanoines de la collégiale, Claude Gouffier ne fut libéré qu'après paiement, par le roi, d'une forte rançon.

L'année suivante, lors de la bataille de Moncontour, le château d'Oiron fut, pour la deuxième fois, dévasté par les protestants.

- Gilbert Gouffier, duc de Roannais naquit à Oiron en 1553. Louis, son fils, gouverneur du Poitou poursuivi comme faux-monnayeur fut condamné à être décapité en effigie et à la confiscation de ses biens, mais le jugement ne fut pas exécuté. Il se retira en son château d'Oiron. Il y mourut en 1642 après y avoir fait réaliser d'importants travaux. Avec le pavillon central on lui doit « le cabinet des muses » et « la chambre du roi ».

- Ami intime de Blaise Pascal, Artus III Gouffier, après avoir mené une vie dissipée se convertit et, pour payer les dettes de son père, se retira du monde. Il légua ses biens à sa sœur Charlotte, épouse de François III d'Aubusson, comte de la Feuillade, lieutenant général qui, tout en agrandissant le domaine, fit achever le bâtiment central du château.

- Son fils Louis, duc de la Feuillade et de Roannez « le plus solidement malhonnête homme qui ait paru de son temps » aux dires de Saint-Simon, vendit terres et château en 1698, à Pierre Sauvage un riche bourgeois de Paris pour 340 000 livres.

- En 1700, redevenu possesseur de son bien, Louis d'Aubusson le céda à Madame de Montespan pour son fils légitime le marquis d'Autin. Après la mort de ce dernier, le domaine fut vendu, en 1739, à Pierre Jacques Fournier de Boisairault qui émigra en 1792. Son épouse n'ayant pas quitté la France, ils furent remis en possession de leurs biens.

De 1869 à 1877, leur fils Auguste, époux de Gertrude de Stacpole, d'une riche famille anglaise, entreprit la restauration du château et de la collégiale endommagée pendant la Révolution.

Gustave-Marie, leur fils qui, à dix-sept ans avait recueilli l'héritage paternel décéda en 1883, victime d'une chute de cheval. La vicomtesse d'Oiron, sa mère vendit à l'État, en 1943, le château et les terrains attenants.

LE PLUS BEAU CHATEAU DES DEUX-SEVRES

Luxueuse demeure d'apparat, le vaste château d'Oiron se compose, au fond de la cour d'honneur, d'un bâtiment central, presque entièrement reconstruit au XVII^{ème} siècle, couronné d'un fronton et encadré de pavillons carrés couverts en terrasses.

Deux ailes se détachent de ces pavillons. Celle de gauche qui s'ouvre sur la cour par neuf arcades aux colonnes torsadées d'un style de transition correspondant à celui de l'aile Louis XII au château de Blois, a presque entièrement été construit au XVI^{ème} siècle. Celle de droite, du XVII^{ème}, comporte seulement un rez-de-chaussée et un pavillon à deux étages. Des tours rondes aux toits en coupoles flanquent les extrémités des ailes.

Les trois corps de logis encadrent une vaste cour close, du quatrième côté, par des douves aux eaux dormantes. A l'intérieur du pavillon dit des trophées, situé à gauche de la façade, un vestibule couvert d'un plafond de pierre sur nervures à clefs pendantes conduit à l'élégant escalier construit par Claude Gouffier comme en témoigne la date de 1544 figurant sur un chapiteau du premier étage.

Les niches de sa façade abritaient jadis douze bustes des Césars. Le seul subsistant se trouve au musée du Louvre. A la suite de la chapelle couverte de voûtes aux ramifications compliquées, la grande galerie longue de cinquante-cinq mètres, et dont le sol est recouvert de carreaux vernissés, occupe la presque totalité de l'aile gauche du château. Presque effacées, ses quatorze fresques mythologiques, attribuées sans trop de preuves, au peintre français Noël Jallier, furent consacrées à la Guerre de Troie par la volonté de Claude Gouffier. Après la repose des fenêtres à volets intérieurs, elles ont été récemment remises en état après des années d'un patient travail exécuté sous la direction d'Emile Rostain, restaurateur des monuments historiques et chef des ateliers de réentoilage des musées de France, avec le concours de deux autres habiles spécialistes. Les petits caissons peints au plafond – on en compte plusieurs centaines – ont été fidèlement repeints.

La prestigieuse demeure des Gouffier et de la Montespan, passablement délabrée au moment de son acquisition par l'État en 1943, a bénéficié depuis une quarantaine d'années d'importants travaux de restauration. « Le cabinet des Muses » et « la chambre du roi », apothéose du style Louis XIII ont retrouvé leur splendeur et leurs ors grâce au travail d'habiles sculpteurs-doreurs espagnols.

LA COLLEGIALE ET SES TOMBEAUX

Au XI^{ème} siècle, messire Frobeau, prêtre, légua à l'abbaye Saint-Cyprien de Poitiers une maison et des vignes, moyennant paiement d'une redevance annuelle d'un denier à l'église d'Oiron, laquelle, placée sous le patronage de Saint-Maurice, n'était encore, au XV^{ème} siècle qu'un modeste fief mouvant de la vicomté de Thouars.

Artus Gouffier en fit commencer la construction, en 1518, en même temps que se poursuivait celui du château. Sa veuve, Hélène de Langest continua son œuvre. Les travaux se poursuivirent jusqu'en 1550.

L'église collégiale se compose d'une nef unique de trois travées, de 55 mètres sur 10, et d'un chœur dont la travée droite précède une abside à trois pans. Deux petits oratoires ont été ménagés dans les angles formés par l'abside et le transept. Celui dit de François Ier, à gauche, est consacré à la Vierge, celui de droite à Saint Jérôme. Les voûtes et les fenêtres sont de type ogival. Le style Renaissance s'épanouit dans les portes et la décoration intérieure.

La porte de la façade ouest, ornée de maigre colonnettes, d'une composition à la fois sèche et compliquée est d'un style légèrement postérieur. On retrouve à son fronton la devise des Gouffier *hic terminus haeret*. Sculptée sur ses deux faces la porte seigneuriale, ouverte dans la façade ouest, est d'une parfaite élégance. Sur sa partie intérieure figurent, en relief, les armoiries des membres de la famille Gouffier. A l'angle sud-ouest de la façade, le clocher, forte tour carrée couronnée d'une balustrade à jour se termine, assez gauchement, par un lanternon, le dôme qui devait le surmonter n'ayant pas été construit.

L'intérieur de l'église était autrefois couvert d'épithètes grecques, latines et françaises et de devises en l'honneur des seigneurs du lieu.

Les deux chapelles couvertes de voûtes à nervures avec clefs ornées communiquent avec le chœur par deux ouvertures dont la décoration, légèrement différente, est particulièrement abondante. Elles affectent la forme d'une double arcade avec retombée formant clef pendante. Les pilastres, l'architrave et les écoinçons s'ornent d'une profusion d'arabesques, de monogrammes et de blasons. La salamandre de François Ier figure sur celle de gauche.

Dans les niches du retable, ornées de coquilles et séparées par des pilastres décorés, s'alignent les statues en bois de douze apôtres (XVI^{ème} siècle). Elles ont été fâcheusement dépourvues, il y a quelques dizaines d'années, de leur revêtement polychrome.

Plusieurs tableaux sont accrochés dans le chœur et les chapelles latérales : une Résurrection de l'école allemande (XV^{ème} siècle), un Claude Gouffier présenté par Saint Claude (XVI^{ème}), un Saint Jean Baptiste d'après Raphaël, une Sainte Famille, un Saint Jérôme. Les stalles, qui, pour le moment n'ont pas été remises en place, proviendraient de la chapelle du château de Thouars.

Dans les bras du transept, les tombeaux, chefs-d'œuvre du genre, constituent « une admirable série où des artistes ont ciselé le marbre avec un immense talent pour reproduire les effigies des fameux seigneurs du lieu. Vérité des physionomies, noblesse des traits, placidité des voiles, naturel des poses, finesse des détails, tout est excellent ».

Sculptés à Tours et transportés par voie fluviale jusqu'à Candès et de là par voie de terre, jusqu'à Oiron, ces gisants, probablement dus à l'artiste florentin Jean II Juste sont ceux d'Artus Gouffier et de son fils Claude (représenté nu), de Philippe de Montmorency, deuxième femme de Guillaume Ier et de l'amiral de Bonnivet. Les sarcophages rectangulaires sont décorés de niches abritant des statues décapitées.

Violés par les protestants, les tombeaux furent à nouveau profanés et mutilés pendant la Révolution et les morceaux abandonnés dans l'église jusqu'à ce que l'architecte niortais Segretain, en 1839, entreprenne de les reconstituer.

UN CROCODILE SUR UN MUR

La présence d'un crocodile empaillé, accroché au mur du transept droit de la collégiale ne manque jamais de surprendre les visiteurs.

A en croire la tradition, Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnavet, grand amiral de France, l'un des favoris de François 1^{er}, qui trouva la mort à Pavie, l'aurait rapporté de ses lointains voyages.

En râpant ses machoires on obtenait, croyait-on jadis, une poussière qui guérissait les fièvres les plus malignes.

L'insolite saurien a donné lieu à diverses légendes. Hantant les claires eaux de la Dive, il aurait été, selon les uns, capturé par les gens du pays et selon les autres, par Saint Jouin et Saint Hilaire. D'après un autre conte, un audacieux chevalier ayant débarrassé le pays de l'étrange monstre aquatique qui y répandait la terreur, obtint en récompense la main de la fille du seigneur d'Oiron.

Les durs d'oreille se rendaient autrefois dans la collégiale pour y évoquer un apocryphe Saint Sourdeau.

En 1981, ont été restaurées deux travées de l'aile ouest de la collégiale, la dernière travée de l'aile du XVIII^{ème} siècle, le clocher et la façade.

« BONNE DAME D'OIRON », LE DERNIER ROLE DE L'EX-MAITRESSE DU ROI SOLEIL

Peut-être injustement éclaboussée par l'affaire des poisons et des messes noires, supplantée près du roi en 1766 par Madame de Maintenon, la marquise de Montespan, née Françoise Athénaïs de Rochechouart n'avait guère eu le temps de songer à son salut éternel.

Convertie par son confesseur, le père François de la Tour, supérieur général de l'Oratoire, « la Grande Sultane », comme l'avaient surnommée les faiseurs de libelles et qui sur neuf enfants avait donné le jour à quatre bâtards de Louis XIV (fort bien élevés par Madame de Maintenon) accepta en silence son abaissement, sa disgrâce, ses humiliations et se rapprocha de la religion.

« Sa table – nota Saint Simon – qu'elle avait aimé avec excès devint la plus frugale, ses jeûnes fort multipliés, ses macérations continuelles. Ses chemises et ses draps étaient de toile jaune la plus dure et la plus grossière, mais cachés sous des draps et une chemise ordinaires. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer qui lui faisaient souvent des plaies. Sa langue autrefois si à craindre avait aussi sa pénitence ... ».

Après avoir séjourné à Bourbon-l'Archambault, sur ses terres d'Antin et chez sa sœur l'abbesse de Fontevault, Madame de Montespan ayant décidé de faire construire un hôpital des pauvres acheta, afin d'y vivre une grande partie de ses jours, le château d'Oiron au duc de la Feuillade, « un homme perdu de vices et de dettes ». Elle s'adressa au roi qui, contre un collier de perles qu'elle lui avait renvoyé, lui fit parvenir cent mille livres. Le tiers du prix d'achat. L'acquisition comprenait également « les terres dépendantes » de Curzay et de Moncontour.

Placé sous le vocable de la Sainte Famille, l'hôpital était destiné « à la nourriture et à l'entretien de cent pauvres de l'un et l'autre sexe ». Sa fondatrice affecta personnellement à sa construction plus de cent dix mille francs et toute sa vaisselle d'étain aux armes des Rochechouart. Le nouvel établissement comprenait un grand corps de logis, quatre pavillons et une chapelle.

Bien que se nourrissant frugalement et se retirant plusieurs fois par jour dans son oratoire pour des exercices de piété, la marquise qui parfois allait elle-même servir ses pauvres, était pourtant fort loin de vivre, à Oiron, dans le dénuement. « Sa chambre – écrit Michel de Decker, son plus récent biographe – était royale – un grand lit de chêne tendu de velours noir brodé d'or et d'argent, dix fauteuils de bois doré, une table de marbre majestueuse, douze tapis figurant les douze sibylles et, partout, le portrait du roi ! Dans l'antichambre, trois portraits en miniature, aux murs de la chambre même, quatre grands portraits du Roi Soleil, accrochés là un peu comme des trophées de chasse ! Dans les autres pièces du château, on pouvait encore admirer un tableau figurant la famille royale, un autre du roi d'Espagne, un autre du duc et de la duchesse de Bourgogne, une tapisserie représentant la prise de Beauvais par le roi, un buste de Louis XIV en argent, sans oublier les portraits de ses sœurs et de ses enfants ... »

Madame de Montespan s'éteignit le 27 mai 1703 à Bourbon-l'Archambault dans sa soixante-treizième année.

Depuis le XVIII^{ème} siècle, l'hospice, devenu maison de retraite a été, et tout récemment encore, agrandi et modernisé. On y conserve le portrait de sa généreuse fondatrice, peint par Mignard dans tout l'éclat de sa capiteuse beauté, portrait dont les bonnes sœurs d'Oiron, choquées par la poitrine trop largement découverte de l'ancienne favorite du roi, firent pudiquement recouvrir d'un voile les seins trop largement dénudés.

Fondé à Oiron en 1396 par Pétronille de Thouars, un couvent de chartreux disparut en 1437.

L'aumônerie Sainte-Anne, créée en 1351 par Jeanne de Bauçay, veuve de Hugues II, vicomte de Thouars et tenue par des chanoines réguliers de Saint-Augustin, dépendit de l'abbaye d'Airvault jusqu'à la fin de l'ancien régime.

L'ANCIENNE MAISON FORTE DE TERZAY

Adossés aux frondaisons de la vallée de la Dive, se dissimulent les vestiges de l'ancien château-fort de Terzay : une grande porte appareillée aux bassages vermicules s'ouvrant entre deux tours ruinées. Elle donne accès à une cour où subsiste une sorte de poterne décorée d'armoiries sur lesquelles on discerne une tour féodale entre deux lions héraldiques dressés sur leurs pattes de derrière.

En 1574, Louis de Trémouille, duc de Thouars, avait donné à Vital de Contour, conseiller du roi, seigneur de Terzay, l'autorisation de doter son château de ponts-levis, tourelles, fossés et autres ouvrages de défense. En 1703, le marquis d'Autin acquit la terre de Terzay.

LEUGNY

Dans le village de Leugny, proche du bourg, subsistent les restes d'un petit logis du Xvème siècle qui était une dépendance du château d'Oiron.

UN EMIGRE GUILLOTINE EN 1793

- Créé en 1790, le canton d'Oiron comprenait, outre son chef-lieu, les communes de Bilazais, Brie, Maulais, Noizé, Pas-de-Jeu et Taizé. Dissous en 1801, il fut rattaché à celui de Thouars.

- En mars 1789, les habitants d'Oiron rédigèrent leur cahier de doléances et déléguèrent pour les représenter à Niort, à l'élection du Tiers-Etat, leurs compatriotes Joseph Alleaume et Charles Dubois.

- Le curé de la paroisse, Jean-Pierre Lâiné, natif de Richelieu, assista en 1789 à Poitiers, à l'assemblée du clergé du Poitou. Ayant refusé de prêter le serment de haine à la royauté, il décida de quitter la France. Embarqué à Saint-Jean-de-Luz, il gagna Bilbao et s'y fixa. Nommé curé-doyen de Cerizay en 1800, à son retour de France, il y mourut en 1818. Pendant son absence d'Oiron, il avait été remplacé par le sieur Suiraud, curé constitutionnel, cependant que les frères Besson qui avaient rétracté leur serment exerçaient clandestinement leur ministère dans la paroisse.

- En janvier 1792, Côme-Gabriel de Morineau, dit des Roches, propriétaire à Oiron, ex-garde du corps de Louis XVI émigra en Allemagne à Dusseldorf. Volontaire à l'armée des Princes, il fut garde du corps du comte d'Artois. En 1793, il commit l'impudence de regagner Oiron. Sur mandat d'arrêt du citoyen Brossier, juge de paix et alors qu'il s'appêtait à regagner l'armée vendéenne, il fut appréhendé par les gardes nationaux Paulin et Ligault. De Morineau comparut le 2 octobre 1793, devant le tribunal criminel des Deux-Sèvres. Condamné à mort, il fut guillotiné à Niort, le 2 novembre 1793.

- Au cours de la nuit du 20 au 21 février 1801, des individus attaquèrent chez lui le juge de paix d'Oiron. Ils lui dérobèrent 4 000 francs et la quasi totalité de son argenterie. Six voleurs faisant partie de la bande furent arrêtés par les gendarmes de Bressuire.

- Pierre-Auguste Fournier de Boisairault, baron d'Oiron, ancien officier de carabiniers en 1784, participa en 1789 à l'assemblée des Nobles du Poitou. Il s'exila avec les siens en 1792 et servit au Royal-Emigrant. Lors de l'expédition de Quiberon, il échappa miraculeusement à la fusillade en franchissant un mur avec quelques-uns de ses soldats et parvint à se cacher chez des paysans. Louis XVIII en 1818 le nomma baron héréditaire.

- Au cours de leur réunion du 28 Thermidor an VI (15 août 1798) les administrateurs du canton d'Oiron décidèrent d'accorder une prime de 30 francs au garde forestier des bois nationaux du canton, le citoyen Mocquion, pour lui permettre d'acheter les drogues indispensables à la composition d'un appât infailible contre les loups dont il détenait le secret.

LES PREMIERE ECOLES

Dans l'acte de fondation de l'hôpital d'Oiron, la marquise de Montespan avait fait inclure un article stipulant que « le chapelain de l'hospice serait chargé de l'éducation générale des petits garçons, tant du personnel de l'établissement que de la paroisse, soit qu'il veuille s'en charger lui-même ou qu'il en confie la tâche à un autre maître d'école ». Il était par ailleurs indiqué qu'une religieuse devait se charger de l'instruction des filles.

FAIENCES D'OIRON ? FAIENCES DE SAINT-PORCHAIRE ?

D'où proviennent les célèbres et rarissimes faiences dites « de Henri II » dont certaines portent le monogramme du roi et de Diane de Poitiers ? Le problème, depuis un siècle, divise érudits et collectionneurs.

Sans entrer dans la controverse, disons qu'à l'heure actuelle, on estime généreusement que, s'il a existé à Oiron des ouvriers de l'art de la terre, les fameuses faïences ont bien été fabriquées près de Bressuire, peut-être avec l'encouragement des riches seigneurs de Thouars et d'Oiron.

A Oiron, fonctionnaient en 1855, un moulin à eau, deux moulins à vent, un four à chaux, une tuilerie et une dizaine de métiers pour la fabrication des toiles et des serges.

Quatre foires très fréquentées s'y tenaient les 9 mai, deuxième lundi de juillet, 4 octobre et 8 novembre.

D'actives transactions sur les grains s'effectuaient tous les lundis sous les halles du bourg.

Oiron comptait 821 habitants en 1821, 778 en 1931, 830 en 1968, 1317 en 1975 (avec Bilazais, Brie et Noizé auxquels la commune est associée depuis le 4 décembre 1972) et 1254 en 1982.

A la belle saison, son château et sa collégiale attirent de très nombreux touristes et le bourg s'est doté d'un hôtel restaurant et d'un terrain de camping.